

titut Canadien" de cette même ville, en corps. Les Canadiens-Français de partout sont toujours heureux d'aller serrer la main, à la bonne et franche mode du pays, à cette grande sœur tant estimable et estimée.

Après avoir reçu les compliments de ces messieurs et leur avoir répondu dans les termes les plus flatteurs, l'aimable et complaisante diva procédait à leur faire voir les souvenirs cosmopolites qu'elle a rapportés de ses nombreux voyages, souvenirs parmi lesquels figurent pour une large part les présents des souverains. On sait comme elle se complait à exhiber les dons à elle faits par S. M. la reine Victoria, qui professe pour l'artiste canadienne la plus sincère estime, et la lui manifeste fréquemment et hautement.

"Maintenant, messieurs, leur dit-elle, je tiens beaucoup à vous montrer le plus cher de tous mes trésors, celui auquel mon cœur est le plus attaché, ce que j'aime le plus au monde, après mon mari!" Et madame Albani fit passer entre les mains de chacun de ses compatriotes présents le portrait de son cher enfant, qui alors était encore un gentil bébé. Aujourd'hui, le jeune homme reçoit son éducation dans une des meilleures maisons du Royaume-Uni.

"Chaque jour, ajouta la noble femme, la nourrice m'expédie un bulletin de sa santé, et elle montrait le dernier cablegramme qu'elle tenait justement à la main. Si l'on me laissait dans l'anxiété sur le sort de cet être chéri, je ne sais vraiment pas si j'aurais bien le cœur d'aspirer aux succès du théâtre!"

Quel bel exemple d'amour maternel, dévoué et désintéressé! Comme il y aurait là amplement de quoi faire rougir bien des mères, moins sages, à qui des enivrements de bal ou autres futilités font négliger les nobles devoirs qu'exige d'elles le bien-être physique et moral de leurs petits enfants!

Celui qui me rapportait ces nobles propos de madame Albani avait les larmes aux yeux en les narrant, et moi, en les transcrivant ici, je me sens tout glorieux de mon pays et de ma nationalité qui produisent encore de pareilles femmes!

. Oui, cela est malheureusement vrai, bien vrai: il y en a de ces mères chez qui les folies mondaines ont perverti le sens de l'amour jusqu'à l'annihiler. Oh! les tristes fruits de ces arbres desséchés! les pauvres petits de ces mères que l'inconséquence dénature.

Tantôt c'est un pitoyable petit être, pâle, amaigri, à l'œil dépourvu des rayonnements purs qui font le charme de ces "anges du foyer," la mort le guette entre les rideaux blancs de son berceau.

C'est qu'une mère indigne, pour se consacrer toute à de funestes amusements où se gâte son cœur à abandonné à des mains étrangères, à une marâtre mercenaire le soin du propre fruit de ses entrailles. Et, privé de la sève même qui lui est propre, à laquelle la Providence de Dieu lui a donné les droits les plus sacrés comme les plus imprescriptibles, ce rameau se flétrit qui aurait dû se développer et devenir un bel arbre! Ces mères négligentes ne méritaient pas d'être mères! Par bonheur ce cas contre nature de la "mise en nourrice"—la plaie de la haute société française—n'est point ou presque pas connu chez nous.

D'autrefois, c'est le moral qui souffre: le mal est encore plus grand. La mère qui délaisse son foyer, les soins que requiert la première éducation de sa famille, est foncièrement coupable. L'enfant d'une telle femme, et peut-être, ici, notre société canadienne fournirait-elle à la statistique de plus nombreux exemples, s'il souffre plus tard de son défaut de formation morale, et c'est très probable, sera dans son droit s'il l'accuse d'avoir failli à sa mission, d'avoir manqué d'amour! Car la femme, en effet, qui n'est pas d'abord toute à son époux, toute à ses enfants, toute à son foyer, n'est pas une femme vraie: elle vit d'égoïsme, elle ne vit pas d'amour!

dit quelque part, dans ses conférences si belles de Notre-Dame de Paris: "L'amour est le partage de la femme et la force de sa faiblesse. Elle aime: voilà qui est évident, car Dieu qui s'y connaît l'a prise pour exemple quand il a voulu nous prouver qu'il nous aime. Non pas que le père soit étranger au noble sentiment de l'amour, mais son propre est de commander, d'agir, de prévoir, de disposer, tandis que le propre de la mère est d'aimer. Que si le père est la tête de la famille, la mère en est le cœur. Elle laisse au compagnon de sa vie l'exercice du pouvoir et elle se charge d'en alléger le fardeau et d'en tempérer les justes rigueurs par l'amour. Elle aime d'un amour généreux, amour qui se donne lors même qu'il n'est pas payé de retour. Le berceau où repose une passivité égoïste qui absorbe tous les bienfaits sans les retourner à leur source, est le rendez-vous des dévouements maternels; veilles, pleurs, angoisses, délicatesses infinies, tout va là. Elle aime d'un amour compatissant et miséricordieux. Toutes les douleurs retentissent dans son cœur dévoué. Elle est faite pour comprendre les larmes et en savourer l'amertume. C'est sur son sein, devenu alors l'unique appui de la famille, que l'époux se repose un instant avant d'entreprendre de nouvelles luttes contre la mauvaise fortune; sur son sein que les enfants viennent étouffer leurs plaintes et répandre leurs larmes."

N'est-il pas vrai, après cela, de dire que c'est un être hors nature la femme qui oublie l'amour dû à son époux, à ses enfants, à son foyer, pour vivre d'égoïsme dans le tourbillon jaffolant de vaines satisfactions?"

. Du reste, je ne sache pas, moi, qu'une femme, qu'une mère, puisse se laisser aller sans remords à de pareils débordements, c'est le mot pour qualifier d'aussi tristes légèretés, si elle a bien compris l'importance de ses devoirs, si elle a reçu en un cœur bien disposé la grâce d'état, en acceptant les lourdes charges d'un mariage chrétien.

Et puis la vie de famille, l'existence paisible du foyer avec ses douceurs inénarrables à des joies sans pareilles qui font plus que compenser, il me semble, les quelques sacrifices que s'impose une épouse, une mère chrétienne pour se vouer aux exigences de sa grande et noble mission.

Puisque je viens de citer Monsabré, laissons encore l'éminent dominicain nous tracer, en quelques lignes, un charmant tableau de ces bonheurs intimes de la vie de famille.

Dans sa conférence sur "La famille chrétienne," il s'exprime ainsi: "Comme Dieu le père et la mère communiquent leur propre nature, comme Dieu ils peuvent dire à quelqu'un: 'Tu es notre fils, nous t'avons véritablement engendré'; comme Dieu, ils se contemplent dans l'image de leur vie. Le père enlève ses petits enfants dans ses bras robustes, il les embrasse, et tout à coup ses entrailles s'émeuvent. Il se reconnaît. Ce sang, cette vie, ces traits charmants, c'est bien à lui. A lui d'abord, car il n'y a un vivant de plus dans la famille que parce qu'il l'a voulu... Quelles aimables luttes, quelles touchantes discussions devant cette image animée de deux vies! Ce front, c'est moi, dit le père; ces yeux, c'est moi, dit la mère; cette bouche, ce sourire, c'est moi! c'est moi! O père! ô mère! oui c'est vous, tout est vous, vous êtes deux dans une seule chair!"

Et ces joies ineffables que goûtent les parents, au sein de la famille, que savoure surtout la mère avec l'exquise délicatesse de cœur qui lui est personnelle, ces joies sont de chaque jour, et chaque jour elles s'annoncent plus intenses, plus complètes aux heureux qui en savent faire tout leur trésor.

Elles ne produisent pas de remords, comme presque toujours les folles jouissances mondaines, mais au contraire la pure félicité du devoir accompli, le bonheur précieux dont on n'est redevable à personne qu'à Dieu et à soi-même.

son délire, la coquetterie des fêtes mondaines sauraient elles jamais faire monter au cœur de la jeune mère un parfum aussi délicieusement enivrant que cette fraîche rose aux couleurs vermeilles de son sang: l'enfant dont elle est l'ange veillant sur son berceau! Celles qui possèdent pareil trésor confié à leurs soins diligents n'oseront jamais, je l'espère, le délaisser un instant pour courir aux triomphes suspects de la vie hors du foyer. Aux autres qui ne possèderaient pas cette garantie vivante et douce de sagesse et de véritable bonheur, je la souhaite, bien sûr du succès.

Je leur dirai donc, avec M. Frédéric Lévy, un jeune poète français de grands talents, de l'école du *Semur* de Paris, qui a écrit, sous le titre gracieux *L'attendu*, les jolis vers suivants:

Je vous rêve un bébé rose comme une rose
Qui vous gazouillera son babil gracieux,
Que vous entourerez de vos soins soucieux
Et qui mettra la joie au front le plus morose:

Je le rêve aussi beau qu'un chérubin des cieux,
Aussi frais qu'une fleur que la rosée arrose;
Je rêve que l'aurore éclaire son teint rose
Et qu'un coin de l'azur illumine ses yeux:

Je le rêve endormi dans son nid de dentelles,
Ou, tel qu'un oiselet aux deux naissantes ailes,
Essayant quelques pas fragiles et tremblants....

Je vous rêve un bébé rose et blond dans ses langes,
Amour qui sourira du sourire des anges
Et qui tendra vers vous ses doux petits bras blancs.

Lucas Saint-Elme

LA REVERIE

I

Quand le grand astre à l'horizon
Cache son immense lumière,
Que se tait, au fond du vallon,
De l'oiseau la note légère
Seul, souvent, je porte mes pas
A l'ombre des toits de verdure
Où le ruisseau sous les lilas
Fait entendre son doux murmure.
Là, dans ce verdoyant sentier
Où l'écho, du sein des ruines,
S'élève aux sommets des collines,
Quelle douceur que de rêver!

II

Quand aux blancheurs du frais matin
Se mêlent les feux de l'aurore,
Que vibre au vieux temple lointain
Le son pur de l'airain sonore...
Qu'il est dur, parfois, pour le cœur
De voir, du Temps l'immense flamme
Consumer nos jours de bonheur...
Mais dans ce grand essor de l'âme,
Comme l'aigle au front du rocher,
Planant aux pages de l'Histoire,
Sur la chute de tant de gloire
Quelle douceur que de rêver!

III

Quand, tel un douloureux fardeau,
Nous pèse quelquefois la vie;
Que repose au sombre tombeau
Celle que le cœur a chérie
Dans le voyage d'ici-bas...
O pèlerins sèchons nos larmes.
Que nous sert de pleurer, hélas!...
L'Amour même un jour perd ses charmes.
Au terme ou tout va s'achever
Loin des vains échos de la terre,
Sur une tombe, au cimetière,
Grand Dieu! qu'il est doux de rêver!...

J. O. L.

Rawdon, P. Q., 1892.

L'incertitude du bonheur est plus cruelle que la certitude du malheur.—*Henri Conscience*.

L'esclave n'a qu'un maître: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.—*La Bruère*.

. Monsabré, l'illustre et saint prédicateur a

. Les fleurs éphémères dont se pare, en